

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =  
Rivista storica svizzera

**Band:** 47 (1997)

**Heft:** 2

**Artikel:** 1513-1515 : "la nazione svizzera" et les Italiens

**Autor:** Denis, Anne

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-81179>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 04.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## 1513–1515: «la nazione svizzera» et les Italiens

---

Anne Denis

### *Zusammenfassung*

*1513–1515, von Novara nach Marignano: zwei Jahre, während denen die Italiener – Politiker, Diplomaten, Historiographen – über die Natur der schweizerischen Nation nachzudenken begannen, nachdem sie zuvor nur deren Söldner wahrgenommen hatten, die seit 1494 auf italienischem Boden im Dienste der Grossmächte die Kämpfe um die Hegemonie in Europa austrugen. Die Anwesenheit schweizerischer Truppen in der Lombardei zum Schutz des Herzogs Maximilian Sforza wirft die Frage nach deren Status auf. Handelte es sich um Hilfstruppen oder um Eroberer? Liessen sie sich von politischen Zielsetzungen leiten und hegten sie gar expansionistische Ambitionen? Bevor die Eidgenossen durch die Niederlage von Marignano als Akteure ausschieden, konnte Machiavelli, der in ihnen eine «Nation in Waffen» nach dem römischen Vorbild sah, fürchten, dass sie sich ganz Italien unterwerfen könnten.*

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les Suisses ont un rôle primordial dans le jeu politique européen qui a son champ d'action en Italie.

En effet, depuis 1494, à la suite de la descente du roi de France Charles VIII, la Péninsule – menacée, dans son indépendance – est fondée aux pieds par des tropes étrangères parmi lesquelles les Suisses figurent en bonne place. Dans cette période de montée en puissance des grandes monarchies au détriment des petits Etats, notamment la Lombardie, ils participent à la lutte sans merci que se livrent France et Espagne pour l'hégémonie en Europe.

Les Etats italiens se trouvent réduits à tenter un jeu subtil d'alliances pour se maintenir dans une situation qui ne leur soit pas trop dommageable, exacerber les oppositions à leur profit, et – pourquoi pas? – comme

le souhaite le Pape Jules II, finir par «chasser les Barbares d'Italie». La politique du Pape consiste à utiliser les «Barbares» à ses fins dans le but de les affaiblir pour ensuite les évincer de la Péninsule.

Il s'est d'abord servi de la puissance française pour écraser Venise dont la prépondérance menaçait, à son avis, le fameux et mythique équilibre italien (bataille d'Agnadel, 14 mai 1509) puis a constitué contre la France la sainte Ligue d'octobre 1511 destinée à faire perdre à Louis XII le Milanais qui avait vécu sous la domination française pendant douze ans. La France est victorieuse, grâce à Gaston de Foix, à la bataille de Ravenne (11 avril 1512), mais progressivement si affaiblie qu'elle doit bientôt évacuer la Lombardie, sous la pression des Suisses, qui restituent à Maximilien Sforza le trône de son père Ludovic le More.

La bataille de Ravenne marque donc pour Louis XII le début du désengagement, et celle de Novare (6 juin 1513) la perte de l'Italie. L'action des Suisses à Novare, démonstration exemplaire de leur courage et de leur vertu guerrière, est largement commentée par les historiographes italiens qui prennent alors pleinement conscience de la puissance que représente l'armée des Confédérés<sup>1</sup>.

À la mort de Jules II, le Pape Léon X – élu le 10 mars 1513 – ne modifie pas les alliances. Après Novare toutefois il offre – mais en vain – sa médiation. La peine que prend le pape pour tenter une conciliation entre Louis XII et les Suisses indique l'importance attribuée aux Suisses désormais dans le cadre de la politique européenne.

Louis XII ne parvient pas à maintenir son intégrité territoriale: le roi d'Angleterre débarque à Calais et les troupes helvétiques pénètrent en Bourgogne, et mettent le siège devant Dijon (7 septembre 1513). Elles ne se retireront qu'avec la promesse formelle du roi de leur verser les 400 000 écus qu'il leur devait et celle d'abandonner toutes prétentions sur le Milanais – article que Louis XII n'a jamais ratifié.

L'échec est donc complet à la mort de Louis XII. Mais on sait qu'à peine monté sur le trône, le 1<sup>er</sup> janvier 1515, François 1<sup>er</sup> choisit de reprendre le projet italien.

Nous étudierons ici les deux ans qui s'écoulaient entre la bataille de Novare, sommet de la puissance matérielle et du prestige militaire des Suisses<sup>2</sup>, et celle de Marignan «point final d'une période de gloire et de conquêtes»<sup>3</sup>, à

1 Notamment: F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XI, XII: «ma era destinata la gloria di questa guerra, non a' francesi, non ai' fanti tedeschi non all'armi spagnuole non alle viniziani, ma solamente a' svizzeri».

2 W. Martin: *Histoire de la Suisse*, Lausanne, Payot, 1980, p. 86.

3 *Ibid.*, p. 87.

la lumière des écrits des historiographes italiens, pour tenter de cerner l'image de la «nazione svizzera» telle qu'ils se la représentent.

Au cours de ces deux années, les Italiens, intrigués et déconcertés par ce peuple si brutalement apparu sur le devant de la scène politique internationale, vont tenter de saisir la véritable nature de la puissance suisse, de déceler les mobiles et les intentions des cantons suisses, afin de savoir s'ils représentent ou non, pour l'Italie, une réelle menace. C'est à ces réflexions notamment que se livrent Machiavel et son ami Francesco Vettori, alors ambassadeur auprès du Saint-Siège, au cours d'un long échange épistolaire sur le thème de la paix en Italie.

Il est indéniable que les Italiens, ou du moins les Républiques italiennes, montrent à l'égard des structures politiques de la Suisse une curiosité qui témoigne peut-être d'une sorte d'affinité politique, mais procède surtout de la crainte qu'un voisin si proche s'immisce dans les affaires intérieures italiennes. On s'interroge sur l'impact que peut avoir la «libertà svizzera» sur ce qui reste de la «libertà d'Italia». Le laps de temps est si court que beaucoup de leurs réflexions restent autant de questions, dont certaines seulement trouveront une réponse sur le champ de bataille de Marignan.

### **Les soldats suisses en Italie**

Les Italiens connaissent par expérience l'efficacité militaire des soldats suisses qu'ils ont vus à l'œuvre sur leur sol. Les premières milices mercenaires confédérées ont fait leur apparition en 1373 à Milan, recrutées alors par les Visconti. Par la suite leur action s'est intensifiée, et depuis 1494, leur présence se manifeste de façon quasi ininterrompue dans la Péninsule. L'aspect, le comportement, les performances des troupes sont longuement décrits par les historiographes italiens qui en tirent des conclusions sur la «nature des Suisses».

Le côté spectaculaire des Suisses au combat n'échappe pas à leur attention. Ils se «donnent à voir» et l'on pourrait ajouter «à entendre». On observe tout d'abord un certain rituel auquel les soldats semblent initiés. La variété et l'éclat des couleurs de leurs étendards fascinent. Leurs cris féroces dans une langue incompréhensible<sup>4</sup> et le vacarme de leurs tambours – battus durant toute la nuit à Novare<sup>5</sup> – sans parler du lugubre et insolite son des cors d'Uri<sup>6</sup>, leur confèrent une étrange singularité.

4 G. A. Prato: *Cronica di Milano*, A.S.I., Vol. III (1842), p. 341: «il loro parlare barbaro».

5 G. A. Prato: *Cronica...*, op. cit., p. 315.

6 Cf. P. Giovio: *Delle Istorie del suo tempo*, trad. L. Domenichi, Venetia, presso A. Salicato, 1572, XV, p. 420: «un grandissimo corno d'un bue salvatico, fornito d'argento lavorato alla bocca, il quale di mano in mano (...) si serbava con gran cura e religione apresso de gli Uranesi».



Les soldats que Machiavel décrit comme petits, malpropres et laids<sup>7</sup>, ont la rusticité de leur montagne<sup>8</sup> et une fierté qui les porte facilement à la colère ou à la rébellion, mais surtout une endurance à toute épreuve et une détermination qui ne connaît pas de faiblesse<sup>9</sup>.

Le mot «ferocia» revient constamment dans les récits<sup>10</sup>. Les Suisses sont intrépides et semblent ne pas connaître la peur, ils se jettent sur l'ennemi<sup>11</sup>, «temerariamente<sup>12</sup>»; parfois avec précipitation, sans tenir compte d'éventuels conseils de réserve<sup>13</sup>, mais toujours avec un acharnement et une rage de vaincre saisissants. Ils passent semblables à un fleuve impétueux qui n'épargne rien sur son passage<sup>14</sup>. Cette combativité des soldats est rendue irrésistible du fait de leur formation légendaire en carrés de piquiers – tactique qui s'est imposée progressivement à toutes les armées au cours des guerres d'Italie. Les piquiers sont si réputés – et par là même si étudiés – que nous ne ferons référence ici à cette fameuse «ordinanza» que pour rappeler à quel point le mythe de l'invincibilité de l'infanterie suisse était répandu en Italie, mythe qui repose sur la réputation des victoires confédérées contre l'Empire et la Bourgogne, jointe aux récents succès en Italie<sup>15</sup>.

A l'envi, historiographes et poètes reprennent le *topos* et font l'éloge de ceux qui n'ont jamais été vaincus depuis Jules César<sup>16</sup>. Les Italiens sont à la fois déconcertés et fascinés. Ils sont partagés entre une grande appréhension, teintée d'un certain mépris pour ce qu'ils appellent la «bestialità» de

7 N. Machiavelli: «Ritratto delle cose della Magna», in *Opere*, vol. II, Torino, UTET, p. 185: «sono piccoli et non puliti né belli personaggi».

8 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, X, VIII: «uomini per natura feroci, rusticani, e per la sterilità del paese più tosto pastori che agricoltori».

9 Notamment: P. Giovio, *Delle Istorie...*, op. cit., p. 214: «uomini terribili, valorosamente costanti, generosi per la semplicità loro».

10 G. A. Prato: *Cronaca...*, op. cit., p. 315: «ma tanta era la ferocia dei scalzi svizzeri, che niuno valea alla loro furia contrastare. Cf. aussi V. Quirini: «Relazione», in *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*, a cura di E. Alberi, Firenze, 1862, p. 40: «hanno natura bellicosa e feroce».

11 G. A. Prato: *Cronaca...*, op. cit., p. 342: «niune arme temendo, con sue picche sempre se cacciavano inanti».

12 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, II, V.

13 Cf. P. Biondioli: «La battaglia di Marignano in una relazione a Enrico VIII d'Inghilterra», in *Scritti storici e giuridici in memoria d'Alessandro Visconti*, Milano, 1955, p. 179.

14 N. Machiavelli: *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, a cura di G. Inglese, Milano, Rizzoli, 1989, p. 166, 10 agosto 1513: «questo fiume tedesco è sì grosso che gl'ha bisogno d'un argine grosso a tenerlo».

15 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XII, IV: «fanteria svizzera piena di ferocia e insino a quel giorno inquanto ai Francesi, invitta»; P. Giovio: «Vita del marchese di Pescara», in *Le Vite*, Venetia, appresso G. M. Bonelli, 1561, p. 182: «le fanterie svizzere insuperabili per la lor disciplina e natural fierezza».

16 M. Sanudo: *Diarii*, Venezia, Visentini, 1887, Vol. XXI, col. 126 ... «Sguizari, i quali mai erano sta debellati da Giulio Cesare in qua...». Les poètes français, quant à eux, parlent de l'invincibilité des Suisses, pour célébrer François I<sup>er</sup>, mis en parallèle avec Jules César, qui, à Marignan, infirme ce mythe.

ces «inumane fiere»<sup>17</sup> et une forte admiration pour un courage qui leur paraît sans faille<sup>18</sup>.

La fureur du combattant suisse inquiète surtout dans la mesure où elle donne l'impression de ne pouvoir être canalisée ou maîtrisée. Elan instinctif et irrationnel, elle apparaît comme une illustration de ce fameux *impetus* auquel la raison tente vainement de s'opposer et qui a, par la suite, été assimilé à la grande bourrasque qui s'est abattue sur l'Italie depuis 1494, inaugurant une ère nouvelle, l'ère de la violence, celle qui a instauré la guerre totale, dont l'objectif est l'anéantissement de l'adversaire<sup>19</sup>. Les Italiens, habitués aux combats plus spectaculaires que réellement meurtriers<sup>20</sup>, découvrent – à la faveur de la descente des Français en Italie – les combats destructeurs et sanglants d'où résultent la mutation des Etats<sup>21</sup>.

Les Suisses – à la solde de l'envahisseur – sont étroitement associés à cette évolution: ils sont les instruments de cette guerre totale. Leur détermination, leur pugnacité et leur bravoure ont garanti l'efficacité de ces «nuovi modi delle guerre»<sup>22</sup>.

Et pourtant, en 1494, les commentateurs de l'expédition ont tendance à ne pas faire de *distinguo* entre les différents corps qui composent l'armée de Charles VIII, accusée en bloc de «bestialità», de «ferocia» et de «selvaggine». Mais, par la suite, et notamment à Marignan, il en va tout autrement: Pour les chroniqueurs, fureur et impulsivité sont le propre des Suisses, par opposition à la mesure et à l'humanité dont ils créditent le roi François I<sup>er</sup>, à qui, étrangement, il n'est pas imputé l'hécatombe des soldats confédérés provoquée par les tirs de son artillerie<sup>23</sup>.

Quoiqu'il en soit, l'image que l'on a en Italie des soldats suisses dans les années 1512 et 1513 est peu rassurante dans la mesure où on a le sentiment que leur arrogance ne fait que croître. Ne s'attribuent-ils pas toutes les victoires remportées par la France<sup>24</sup>? Ils sont, au dire de certains, «insuperbiti», gonflés d'orgueil, rendus insolents par leurs succès<sup>25</sup>. Ils savent per-

17 G. A. Prato: *Storia...*, op. cit., p. 342.

18 P. Giovio: «Vita di Leone decimo», in *Le Vite*, op. cit., p. 132 «la virtù pareggiò la bestialità».

19 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, I, IX, p. 123.

20 A propos du sac de Fivizzano, cf. F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, I, XIV; cf. aussi id.: *Ricordi*, N° 64, Torino, Loescher, 1963, p. 33.

21 F. Guicciardini: *Storie fiorentine*, Bari, Laterza, 1968, p. 93.

22 F. Guicciardini: in *Storia d'Italia*, XI, VII, dit que ce sont avec les armes des Suisses que Charles VIII a «conquassato lo stato felice d'Italia».

23 Pour le portrait de François I<sup>er</sup> par les Italiens, cf. A. Denis: «Il serenissimo Francesco, roi de France, duc de Milan», in *Actes du Colloque de Paris-Reims, Passer les Monts*, Paris, Champion, 1997, à paraître.

24 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, IX, I.

25 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XI, VII: «procedevano con ciascuno imperiosamente e insolentemente»; id.: *Ibid.*, XII, IV: «la moltitudine superba per tante vittorie si confidava di difendere contra gli altri principi uniti insieme il ducato di Milano»; P. Giovio: *Delle Istorie*, op. cit., p. 397: «insuperbiti per la fidanza del loro valore». Même jugement de Brantôme (in *Œuvres*,

tinement le cas qu'on fait d'eux et s'en glorifient sans mesure<sup>26</sup>; mais pire, ils en arrivent à sous-estimer, à dédaigner tous ceux qui pourraient être leurs adversaires<sup>27</sup>.

De tous les discours – attribués traditionnellement par les écrivains italiens aux chefs de guerre avant la bataille – il ressort que les Suisses ne mesurent plus les risques qu'ils courent, recherchent la prouesse au détriment de leur sécurité. Guichardin décrit le cardinal de Sion – poussant ses troupes au combat à la veille de Marignan – pris d'une sorte de vertige affirmant avec grandiloquence que l'ennemi fuira à la seule annonce de leur arrivée<sup>28</sup>.

Il n'est question que de l'importance, à leurs yeux, de la gloire, de l'exploit pour lui-même. La gloire est proportionnelle au danger encouru<sup>29</sup>. N'est-elle pas la justification des risques pris, de l'engagement aventureux et peut-être de la mort qui en résulte? Dans la prière rituelle, prononcée par les soldats suisses avant chaque combat, les termes d'honneur et de gloire s'associent pour légitimer, en quelque sorte, leur sacrifice.

### Des soldats suisses à la puissance suisse

La force de leurs armes et la discipline de leur formation leur donne une autorité réelle<sup>30</sup> qui apparaît progressivement comme l'expression d'une authentique puissance militaire. «Il valore dei Svizzeri»<sup>31</sup> est chose admise au cours de la deuxième décennie du seizième siècle. C'est une des composantes du jeu politique avec laquelle il faut désormais compter<sup>32</sup>.

Mais, de même qu'on exagère leurs prétentions, on a tendance à exagérer leurs possibilités réelles, leur attribuant notamment une politique extérieure concertée qu'en réalité ils n'ont pas.

T. I, livre V, Paris, 1858, p. 261) qui accuse les Suisses d'être devenus «insolens» à la suite de leur victoire de Novare, «ils méprisaient toutes nations et pensaient battre tout le monde».

26 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, IX, I: «insuperbiti per l'estimazione che universalmente si faceva di loro».

27 P. Paruta: *Istorie veneziane*, Venetia, 1718, p. 41: «dispregiavano le virtù di tutte l'altre nationi».

28 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XII, XV, «Fugiranno, credetemi alla sola fama della vostra venuta (...) nostra antica fama (...) il nome des Svizzeri anteposto al nome dei Romani».

29 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XI, XII: discours de Mottino à Novare «quanto la cosa pare più difficile e più pericolosa tanto riuscirà più facile et più sicura» (...) «è salita in tanta fama la nostra nazione che non si può più conservare la gloria del nostro nome se non tentando qualche cosa fuora dell'espertazione e uso comune di tutti gli uomini».

30 P. Paruta: *Istorie...*, op. cit., p. 15: «la loro autorità, la quale a questi tempi presso tutti i principi era grandissima per un gran concetto, che si havea del loro valore nelle cose militari». Cf. aussi F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XI, VII: «per l'autorità grandissima che aveva allora quella nazione per il terrore delle loro armi».

31 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XII, IV.

32 F. Guicciardini: in *Storia d'Italia*, X, VIII, abordant l'année 1511, juge indispensable de présenter à ses lecteurs la nation suisse dont on avait si peu parlé jusque là.

Machiavel est convaincu, en août 1513, que leur force expansive représente une menace pour l'Italie<sup>33</sup>. La proximité territoriale d'une part et l'audace acquise en combattant victorieusement, pour la défense de leur pays, puis pour le compte d'autrui, d'autre part, pourraient fort bien les inciter à briguer un rôle prépondérant en Italie et à vouloir se faire «arbitri d'Italia»<sup>34</sup>.

Guichardin quant à lui, n'hésite pas à dire que l'accord entre La Trémoille – au nom de Louis XII – et les Suisses à Dijon a «sauvé le royaume de France». Les Suisses pouvaient facilement arriver aux portes de Paris<sup>35</sup>.

Les raisons essentielles de ce grand désarroi sont la méconnaissance des intentions des Suisses<sup>36</sup>. Leur montée en puissance paraît si soudaine aux observateurs italiens qu'ils en sont réduits à des supputations. Au cours de ces années tourmentées où les ligues se font et se défont très rapidement, ils constatent que les délégations diplomatiques se succèdent aux diètes fédérales, où l'attrait de cette force militaire pousse les ambassadeurs de tous les grands Etats européens à se rendre, pour tenter de s'en servir à leur profit<sup>37</sup>.

L'alliance des cantons revêt donc un caractère indispensable. Il faut avoir les Suisses avec soi. On ne peut rien faire en Europe sans «l'arbitrio loro»<sup>38</sup>. Ils seront l'enjeu dans le combat sans merci que le Pape Jules II a décidé de livrer à Louis XII. On le sait, Jules II avait un but bien précis: chasser les barbares d'Italie, en l'occurrence la France qu'il exècre.

Il fera tout ce qui est en son pouvoir pour détourner les Suisses de l'alliance française, alliance qui représente, pour les Confédérés, le problème majeur de leur politique étrangère.

Une tradition ancienne les attache à la France. Amorcées sous Charles VII, consolidées sous Louis XI qui a su habilement se servir des Suisses dans sa lutte contre le duc de Bourgogne, poursuivies sous Charles VIII qui doit en grande partie aux Suisses sa victoire de Fornoue, les relations entre la France et les Confédérés ont été rompues précisément sous Louis XII au cours des années qui nous intéressent. L'alliance contractée par

33 Cf. *Lettere*, op. cit., p. 182, 26 agosto 1513 : «io giudico che se ne habbia a temere eccessivamente».

34 *Lettere*, op. cit., p. 165, X agosto 1513: «Questo ha dato loro più nome, hagli fatto più audaci...».

35 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XII, II.

36 N. Machiavelli: *Lettere*, a cura di S. Bertelli, Milano, Feltrinelli, 1961, p. 358, 10 dic. 1514: ... «per non li conoscere bene, io non sapessi ancora quello che si volessero».

37 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XI, VII: «concorrevano in Elvezia, gli imbasciatori di tutti i principi cristiani» (...) «con tanta indignità cercavano i principi grandi l'amicizia di quella nazione».

38 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XI, VII.



Louis XII pour la conquête du Milanais en 1499 n'a pas été renouvelée en 1509<sup>39</sup>. Dès lors les relations ne font que s'envenimer.

On tentera de chercher les causes de ce revirement de situation, de ce renversement d'une alliance qui semblait une institution. Le pape Jules II, pour compromettre les Suisses en sa faveur et obtenir qu'ils ne s'allient à aucune autre puissance sans son consentement, leur promet l'étendard de l'Eglise, leur décerne le titre de défenseurs de la liberté de l'Eglise et choisit comme instrument de son offensive le cardinal de Sion, Mathias Schiner, fervent ennemi de la France et hostile à sa domination sur l'Italie. Léon X par la suite le nomme légat pontifical<sup>40</sup>.

Les Suisses sont-ils manipulés par le Pape, réduits à être un simple instrument de sa politique, ou ont-ils le loisir de faire un choix propre à servir leurs intérêts du moment? C'est la question que chacun se pose en Italie avec une certaine anxiété sans pouvoir toutefois y apporter de réponse claire.

On constate en outre que les pressions pontificales ne sont pas seules responsables du refroidissement entre la France et les Suisses: Il y a entre 1513 et 1515 une réelle incompatibilité entre les objectifs politiques des deux pays, qui ont un mutuel intérêt pour Milan. Les Suisses sont formels – dit Guichardin – ils veulent que le roi de France renonce officiellement à ses prétentions sur le Duché de Milan<sup>41</sup>. De plus, ils se sentent dupés par le roi qui n'a pas tenu ses promesses et qui ne s'est pas acquitté de sa dette<sup>42</sup>.

Il est une autre raison – plus insaisissable celle-ci – sur laquelle insistent les historiens: c'est l'incompréhension totale entre Louis XII et les Confédérés, d'où résultent les malentendus et la haine.

Le roi a mis le comble à l'exaspération des Suisses en soldant des lansquenets allemands à leur place, provoquant ainsi un ressentiment tenace de leur part pour ce qu'ils considèrent un affront, les lansquenets n'ayant fait que copier leur méthode de combat, et une ingratitude inique, puisque le roi a fait fi du sang versé pour lui<sup>43</sup>. En France, la noblesse qui compose la cavalerie meurt glorieusement sur le champ de bataille, car elle donne son sang à son roi, mais le sang versé par le mercenaire n'est pas pris en considération, sali qu'il est par l'argent reçu en contrepartie. Cette in-

39 De 1510 à 1515: six ans pendant lesquels les Suisses sont tournés contre la France.

40 Sur M. Schiner, cf. notamment A. Buchi: *Le cardinal M. Schiner*, Neuchâtel, 1950, et P. Rousset: «Le Cardinal M. Schiner ou la nostalgie de la croisade» in: *Vallesia*, T. XXXIII (1978), pp. 327–337.

41 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XII, II: «la plebe de' quali infiammatissima che il re di Francia cedesse alle ragioni le quali pretendeva al ducato di Milano». Cf. sur le duché de Milan, cf. infra, p. 7.

42 P. Giovio: *Delle istorie...*, op. cit., p. 252: «Svizzeri veggendosi ingannati».

43 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XI, XII: Louis XII «dispregiò le nostre fatiche, il nostro sangue».

compréhension totale révèle, en fait, une incompatibilité entre deux conceptions de la guerre et deux régimes socio-politiques.

Le peuple s'est senti méprisé, bafoué, traité sans aucun respect pour la personne humaine et il en voue au roi une haine incommensurable<sup>44</sup>. Il est significatif que Guichardin se fasse longuement l'écho de cette rancœur, de cette terrible amertume d'une «plebe» offensée dans sa dignité, à laquelle il semble prêter une attention compréhensive. Par deux fois Guichardin fait comprendre que ce conflit oppose deux systèmes: la «moltitudine», ou la «plebe», au nom et à la personne du roi de France, Louis XII<sup>45</sup>.

Dans l'Italie du début du XVI<sup>e</sup> siècle, les cantons suisses – fait remarquer Claudio Donati – représentent «la réalité et le mythe de la parfaite liberté républicaine»<sup>46</sup>.

La haine, «l'immortale odio alla nation francese»<sup>47</sup>, peut-elle expliquer que les Suisses, qui faisaient partie d'une coalition, aient combattu seuls contre la France en 1513 à Novare et en 1515 à Marignan? Ce phénomène ne reflète-t-il pas plutôt une volonté hégémonique de la part des Suisses? D'aucuns n'ont voulu y voir que le reflet de l'élan impulsif bien connu des soldats suisses qui ignorent la patience. Pour d'autres, il s'agit de la mauvaise coordination entre les alliés et surtout la volonté, quoique non avouée, de certains coalisés de ne pas prendre part au combat. Laisser les Suisses prendre tous les risques seuls les arrangeaient. Le pape Léon X notamment ne tenait pas à se ranger ouvertement parmi les ennemis de la France<sup>48</sup>.

### Mercenaires ou conquérants?

Mais la question primordiale que se posent les Italiens, face à ce phénomène, est de savoir si les Suisses sont animés par un esprit de conquête, ou s'ils ne sont que des mercenaires.

44 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, X, XVI: «la moltitudine, accesa di odio meraviglioso contro al nome del re di Francia: non essere bastata a quel re la ingratitudine di aver negato di accrescere piccola quantità alle pensioni di coloro con la virtù e col sangue de' quali aveva acquistata tanta riputazione e tanto stato, che oltre a questo avesse con parole contumeliosissime dispregiata la loro ignobilità, come se al principio non avessino avuta tutti gli uomini una origine e uno nascimento medesimo, e come se alcuno fusse al presente nobile e grande che in qualche tempo i suoi progenitori non fussino stati poveri e umili».

45 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, X, XVI et XII, II.

46 C. Donati: *L'idea di nobiltà in Italia, sec. XIV–XVII*, Roma/Bari, Laterza, 1988, p. 35: «Nell'Italia del primo Cinquecento, i cantoni svizzeri rappresentavano insieme la realtà e il mito della perfetta libertà repubblicana.»

47 P. Giovio: *Delle istorie...*, op. cit. p. 414.

48 Pour Guichardin (*Storia d'Italia*, XII, X), en 1515, ambiguïté et confusion président à la constitution de la Ligue qu'il présente comme illusoire. Il conclut: «era destinato che col pericolo, e col sangue dei Svizzeri solamente, o si difendesse, o si perdesse il ducato di Milano».



Mercenaires, ils le sont: on admet qu'il n'est guère d'autre moyen pour eux d'échapper à la misère<sup>49</sup>.

Ce qui paraît pour le moins équivoque, voire inintelligible, c'est le mobile qui motive leur ardeur guerrière, si différente – semble-t-il – de la mollesse et de la tiédeur reprochées aux troupes des condottières. Faute de comprendre une impulsion qui leur paraît obscure, et surtout paradoxale, les chroniqueurs italiens sont unanimes à taxer les Suisses d'«avarizia»<sup>50</sup>.

Mais cet appât du gain, tant décrié, peut être considéré comme un frein à leur expansion<sup>51</sup>; ou à l'inverse, comme un moteur, poussant les Suisses à s'aventurer vers un pays plus riche que le leur, et pourquoi pas, à le conquérir?

Au XV<sup>e</sup> siècle la Suisse est – le fait est connu – dans une phase d'expansion, mais il semble qu'on puisse affirmer que les Italiens n'en prennent conscience et ne s'y intéressent qu'au moment où l'intégrité territoriale de la Péninsule est réellement mise en question – par l'intervention des troupes helvétiques. Il est de fait que les cantons de l'Est et notamment Uri, n'ont cessé, depuis le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, de briguer les vallées de la Haute Italie, tentant de les obtenir tantôt par la force, tantôt en traitant avec le duc de Milan<sup>52</sup>. La maîtrise du trafic des Alpes vers le sud est leur préoccupation majeure.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les trois cantons primitifs sont en possession de tout le cours supérieur du Tessin. En 1503, après un siège victorieux, ils s'emparent de Bellinzona, dont les habitants, semble-t-il, se donnent «volontairement» aux Suisses. Durant l'année 1512, les Suisses, présents en Lombardie, contraignent les derniers contingents français à quitter le territoire pour s'installer eux-mêmes en Haute Italie, instituant leurs conquêtes territoriales en baillages<sup>53</sup>.

Qu'en est-il de Milan, capitale d'un duché qui, quoique diminué, reste l'un des cinq grands Etats de la Péninsule? convoité, à cause de son importance stratégique et économique, par les grandes puissances, il est l'enjeu d'un conflit qui s'est internationalisé, et la situation y reste précaire. Les

49 V. Quirini: *Relazione...*, op. cit., p. 40: «vivono dell'andar al soldo più che di niun altra cosa».

50 P. Paruta: *Istorie...*, op. cit., p. 189: «principalmente avidi molto del denaro».

51 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, X, VIII: «Non solamente hanno valorosamente difeso il paese loro ma esercitato fuori del paese la milizia con somma laude: la quale sarebbe stata senza comparazione maggiore se l'avessino esercitata per lo imperio proprio e non agli stipendi e per propagare lo imperio di altri, e se più generosi fini avessino avuto innanzi agli occhi, a' tempi nostri, che lo studio della pecunia; dall'amore della quale corrotti hanno perduta l'occasione di essere formidabili a tutta Italia.»

52 Cf. W. Martin: *Histoire de la Suisse*, op. cit., p. 57–67. Cf. aussi L. E. Roulet: «Milan et la naissance de la Confédération primitive», in *Publications du centre européen d'études burgondo-médianes*, N° 20, Bâle, 1980, pp. 79–87.

53 P. Giovio: *Delle Istorie...*, op. cit., p. 214: «tolto ai Francesi Bellinzona, poi Lugano, havevano allargato lo stato loro in Italia».

Milanais sont soumis à des changements continuels de gouvernement et en arrivent à admettre l'inéluctable domination étrangère<sup>54</sup>.

Dans la situation confuse et mouvante des années 1512–1515, les Suisses semblent jouer un rôle de premier plan, quoiqu'il soit impossible d'en définir les contours précis. Officiellement, ils sont engagés comme mercenaires au service d'une coalition antifrançaise, chargés de la protection du nouveau Duc, Maximilien Sforza. Ils sont stipendiés et en contrepartie, ils respectent des conventions auxquelles ils ont librement donné leur accord<sup>55</sup>. Mais on peut aussi admettre que – forts de leur puissance militaire – ils dictent leurs conditions à la coalition qui, elle, n'est forte que de leur collaboration. Ce déséquilibre est sensible à tous et il est jugé diversement par les uns et par les autres.

Après le départ des Français, Maximilien est rétabli à la tête du Duché, mais est-ce une pure façade? En est-il le maître ou une sorte de bailli? Jacopo Nardi affirme que les Suisses, après avoir mis leurs forces au service de Maximilien, lui ont bien restitué le duché, preuve en est la cérémonie de la remise des clefs de la ville à Porta ticinese<sup>56</sup>. Néanmoins, les chroniqueurs admettent, plus ou moins implicitement, que – sous couvert de protection – les Suisses exercent un pouvoir sur Milan. Pour Machiavel, il ne fait pas de doute que les Suisses sont les vrais maîtres de la capitale lombarde, Maximilien n'étant qu'une marionnette entre leurs mains<sup>57</sup>. On constate qu'ils lèvent des impôts<sup>58</sup>, rendent au besoin la justice<sup>59</sup>; certains les créditent d'un projet politique<sup>60</sup>, d'autres au contraire pensent qu'ils ne semblent pas du tout disposés à organiser officiellement la gestion du Duché<sup>61</sup>.

En bref, ils assurent une sorte de domination indirecte, une présence continue qui prend des allures d'occupation<sup>62</sup> et leur permet de maîtriser

54 Cf. G. Burigozzi: *Cronaca di Milano*, A.S.I., III (1842), p. 420.

55 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XII, X; cf. aussi P. Giovio: *Delle Istorie...*, op. cit., p. 214.

56 J. Nardi: *Istoria di Firenze*, ed. Arbib, Firenze, 1838, Vol. II, p. 19 et p. 35.

57 N. Machiavelli: *Lettere...*, op. cit., p. 167, 10 agosto 1513: «sono entrati in Lombardia sotto nome di rimettervi questo duca, e in fatto sono duca loro»; p. 164: «ogni volta che si lascerà in Milano un duca debole, la Lombardia non fia di quel duca, ma dei Svizzeri». Le Milanais G. A. Prato: *Cronica...*, op. cit., p. 312, partage son avis quand il dit que ce sont les Suisses et non le duc «che si possono appellare duca».

58 *Le Vite de li Re di Francia e de gli duca di Milano e le loro guerre*, Roma, 1525: «sotto protesto di mantenere in stato Maximiliano Sforza, si godevano tutte l'entrate del ducato».

59 G. Carolo: «Relazione del Ducato di Milano, 1520», in *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*, a cura di A. Segarizzi, Bari, 1913, Vol. II, p. 329.

60 M. Sanudo: *Diarii*, op. cit. XVI, col. 405: «sguizari domandano a' Milanesi 200 milia ducati e voleno loro ponervi il governo in Milano».

61 F. Vettori, in N. Machiavelli: *Lettere...*, op. cit., p. 176, 20 agosto 1513: «hora facilmente potevano pigliare tutta la Lombardia, non l'hanno fatto, perché dicono non fa per loro».

62 A. Grumello: *Cronaca*, Milano, Colombo, 1856, p. 200: «et gionto esso exercito in Milano, et facto soi alloggiamenti con grande murmuracione dil popolo Mediolanense vedendo tanta innumerabile gente alloggiare senza discrezione».

«l'artère commerciale» qu'est la route du Gothard<sup>63</sup>. Pour garantir leur liberté de commerce, il est indispensable que le Duché soit faible et indépendant. Etant donnée l'importance du marché milanais<sup>64</sup>, ils tiennent particulièrement à l'immunité douanière dont ils jouissent jusqu'aux portes de Milan.

Cet expansionnisme atypique a de quoi inquiéter, car il est, par essence, éphémère, et ses motivations paraissent floues, voire ambiguës. On se demande en Italie si ce statut mal défini ne traduit pas une immaturité politique et administrative.

### Les Suisses ont-ils un dessein politique?

Puisqu'il s'avère illusoire de tenter d'en savoir plus sur les intentions des Confédérés, hommes politiques et diplomates, afin de réduire la marge d'inconnu que recèle leur action, vont interroger les institutions helvétiques pour établir si leur système politique peut être compatible avec l'esprit et l'organisation d'une conquête. Ils étudient le fonctionnement de cette libre association de cantons souverains, dont ils reconnaissent le caractère démocratique: les Suisses ne sont assujettis à personne, ni à l'empereur, ni à aucun prince<sup>65</sup> et le gouvernement est le fait de tous en commun<sup>66</sup>.

On s'aperçoit que le secret de leur combativité réside dans leurs structures institutionnelles. Si leur puissance militaire est lourde de menace, aux yeux de Machiavel, c'est qu'elle est l'expression d'une réalité politique: la Suisse est une «nation en armes»<sup>67</sup>.

Le parallèle avec la milice romaine, bien que situé sur un plan théorique, n'en est pas moins révélateur de l'admiration du Secrétaire florentin pour les «popolazioni armate», d'où découle la crainte qu'il a d'une invasion de l'Italie par les Suisses.

Il y a dans le discours machiavélien une sorte d'adéquation entre les projets de création d'une milice nationale à Florence, les structures politico-militaires de Rome, qui lui servent de modèle, et les institutions telles qu'il les voit fonctionner en Suisse<sup>68</sup>. Mettant l'accent sur le lien entre le

63 L. E. Roulet: *Milan et la naissance de la Confédération primitive...*, op. cit., p. 87.

64 L. E. Roulet: «Milan et la Confédération suisse à l'époque de Ludovic le More», in *Milano nell'età di L. il M.*, Milano, 1983, p. 110.

65 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, X, VIII: «si reggono per loro medesimi, non facendo segno alcuno di ricognizione né agli imperadori, né ad altri principi»

66 V. Quirini: *Relazione...*, op. cit., p. 40: «si governano tutti a comune».

67 N. Machiavelli: *Lettere*, op. cit., p. 183, 26 agosto 1513: «gli migliori eserciti che sieno sono quelli delle popolazioni armate»; cf. aussi *Rapporto delle cose della Magna...*, op. cit., p. 174: «in soldati non ispendono perché tengono gli uomini loro armati ed esercitati».

68 Sur le séjour de Machiavel en Suisse, cf. N. Machiavelli: *Legazioni e commisarie*, a cura di

domaine militaire et le domaine politique, il observe que les Suisses pratiquent les principes qui fondent – selon lui – les républiques armées: d’abord l’égalité de tous face à la défense du pays, ensuite la pauvreté<sup>69</sup>, agent de cohésion sociale, et en quelque sorte, gage de l’absence de pouvoir hiérarchique<sup>70</sup>.

Les Suisses, écrit Machiavel, n’ont ni souverain, ni seigneur, ils jouissent d’une «libera libertà»<sup>71</sup>. Le pouvoir de décision appartient aux «popoli minuti»<sup>72</sup>, et, dans une telle organisation, chaque citoyen est garant de l’autonomie de son pays, c’est-à-dire de sa liberté.

Mais cette «libertà svizzera» est porteuse d’un germe «révolutionnaire». Cette force, destinée à assurer une cohésion interne, peut se muer en force offensive<sup>73</sup> et entraîner une vague de rébellion dans toute la Péninsule. Tous les mécontents pourraient suivre le mouvement, par un effet de contagion, et «faranno scala alla loro grandezza». Ainsi pourraient s’écrouler à Milan non seulement le régime aristocratique, mais tout l’ordre social<sup>74</sup>.

A son ami Francesco Vettori qui constate que les Suisses ne soumettent pas les populations, qu’ils «n’ont pas de sujets»<sup>75</sup>, Machiavel oppose le principe de l’évolution des républiques. Celles-ci sont des organismes en mouvement. S’ils n’ont pas encore le désir de conquérir pour eux-mêmes, les Confédérés peuvent fort bien l’acquérir et vouloir «militare per loro»<sup>76</sup>, car une conquête peut en provoquer une autre, et une victoire donner soif d’une autre victoire<sup>77</sup>. Ils peuvent en outre se structurer, et vouloir con-

S. Bertelli, Milano, Feltrinelli, 1964, Vol. II, pp. 1062–1068, et A. Daguet: «Machiavel et les Suisses (1506)», *Musée neuchâtelois*, XIV, Neuchâtel, 1877, pp. 183–192.

69 Sur la pauvreté des Suisses, cf. aussi V. Quirini: *Relazione...*, op. cit., p. 40.

70 Cf. B. Wicht: *L’idée de milice et le modèle suisse dans la pensée de Machiavel*, Lausanne, L’Age d’homme, 1995, p. 122; N. Machiavelli: *Discorsi*, III, 25.

71 «Ritratto delle cose della Magna» in *Opere*, Torino, UTET, 1971, Vol. II, p. 182: «li Svizzeri, non solamente sono inimici alli principi (...), ma eziandio sono inimici alli gentili uomini: perché nel paese loro non è dell’una specie né della altra, e godonsi, senza distinzione alcuna di uomini, fuora di quelli che seggono nelli magistrati, una libera libertà».

72 V. Quirini: *Relazione...*, op. cit., p. 43: «i popoli minuti tra’ Svizzeri (che) tandem governano il tutto».

73 Cf. B. Wicht: *L’idée de milice...*, op. cit., p. 109.

74 N. Machiavelli: *Lettere*, op. cit., p. 166, X agosto 1513: «Alla prima occasione e’ se ne insignoriscono in tutto, spegnendo la stirpa ducale e tutta la nobiltà di quello stato» (...) «tutti i malcontenti li favoriranno e faranno scala alla loro grandezza e alla ruina d’altri.»

75 F. Vettori, in N. Machiavelli: *Lettere*, op. cit., p. 176, 20 agosto 1513: «quelli che hanno presi insino ad ora gli hanno fatti compagni e non sudditi» (...) «sudditi non fa per loro tenere, perché sariano in discordia del governarli».

76 N. Machiavelli: *Lettere*, op. cit., p. 165, 10 agosto 1513.

77 N. Machiavelli: *Lettere*, op. cit., p. 261, 3/14 dicembre 1514: «Ne si fidi alcuno che non pensino ad questo, perché gli è necessario che ci pensino, et quando e’ non ci pensassino, ve li farà pensare l’ordine delle cose, che fa che l’uno acquisto, l’una victoria, dà sete dell’altra.»



naître «la dolcezza del dominare»<sup>78</sup>. Ils finiront par dicter leurs lois à tous les princes d'Italie.

Guichardin affirme que les Suisses ont déjà évolué, ils sont devenus une nation constituée<sup>79</sup>. Ils sont donc peut-être mûrs pour un combat à leur profit. En ont-ils eu la tentation à la veille de Marignan?

Mais les événements ne leur ont pas laissé le temps d'«évoluer» dans le sens où l'entendait Machiavel, pour pouvoir assurer une suprématie organisée sur un territoire comme le Milanais. En outre, il est reconnu que leur goût très chatouilleux de la liberté est aussi un ferment d'indiscipline et peut favoriser des désordres néfastes à la cohésion interne<sup>80</sup>.

Francesco Vettori observe que la discorde a commencé à se manifester entre eux. Il est difficile, pour une république qui s'agrandit, de maintenir son unité. C'est le cas de la Confédération des treize Cantons. Là réside précisément le défaut de la cuirasse suisse<sup>81</sup>.

### **Marignan: «la grande folie»**

La bataille de Marignan est la démonstration des limites de la «libertà svizzera». Cette dernière a été trop étudiée pour que nous revenions ici sur son déroulement<sup>82</sup>. Nous verrons simplement pourquoi et comment elle a tranché certaines des questions angoissées que l'on se posait en Italie, en particulier parmi les partisans, comme Machiavel, de l'alliance française.

En 1515, au moment où François I<sup>er</sup> reprend le projet de conquête, ou de reconquête, du Milanais, et se prépare à passer en Italie à la tête d'une puissante armée, les treize cantons ne sont pas prêts à lui opposer un front uni; ils ont peine à concilier leurs intérêts<sup>83</sup>. Plus que les désaccords ville/campagne, ce sont les divergences entre l'Est et l'Ouest qui sont ici sensibles, ce que L. E. Roulet appelle «les deux confédérations», correspondant aux

78 N. Machiavelli: *Lettere*, op. cit., p. 166, X agosto 1513; cf. aussi p. 183, 26 agosto 1513: «Ora e' non vogliono fare sudditi, perché non vi veggono dentro il loro: dicono così hora, perché non ve lo veggono hora; ma come io vi dissi per l'altra, le cose procedono gradatim.»

79 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XI, VII: «pareva che avessino cominciato a reggersi non più come soldati mercenari né come pastori, ma vigilando come in repubblica bene ordinata e come uomini nutriti nell'amministrazione degli stati».

80 Sur la faiblesse des institutions, cf. L. E. Roulet: *Milan et la Confédération suisse à l'époque de Ludovic le More...*, op. cit., p. 111.

81 F. Vettori, in N. Machiavelli: *Lettere*, op. cit., p. 176–177, 20 agosto 1513: «Vedesi ancora tra loro essere cominciata disunione, come ho scritto sopra (...) interviene molte volte che una repubblica, quando è picciola, è unita: cresciuta, poi, non è la medesima.»

82 Cf. notamment E. Usteri: *Marignano: die Schicksalsjahre 1515*, Zurich, 1974, et G. Thurer, G. Calgari: *Marignano, fatale svolta della politica svizzera*, Zurich, 1965.

83 Cf. M. Sanudo: *Diarii*, op. cit., XIII, col. 630.

deux axes routiers: le Gothard et le Plateau suisse<sup>84</sup>. Ces différends – qui ont pu momentanément être occultés par l’unanimité de l’aversion confédérée à l’égard de Louis XII – vont réapparaître lorsque, en septembre 1515, François I<sup>er</sup> propose aux Suisses de négocier pour éviter le combat.

Le roi de France est en position de force pour avoir passé les Alpes là où les Suisses ne l’attendaient pas, par le col de Larches, passage particulièrement périlleux et célébré comme un exploit. Quoiqu’il en soit, cette feinte qui lui a valu de se rendre maître de toute la partie occidentale de la Lombardie, compromet les alliances et ébranle les certitudes des Suisses qui attendaient fermement au pied du Mont Cenis et du Mont Genève<sup>85</sup>. De la part du roi, le duc de Savoie entame des pourparlers à Gallarate avec le représentant des Confédérés, le Bernois Albert von Stein<sup>86</sup>.

Les chroniqueurs italiens s’étendent beaucoup sur les tergiversations des Confédérés, leurs hésitations et finalement ce qu’ils ont appelé leur trahison<sup>87</sup>.

Le 8 septembre, le traité est conclu, mais, écrit Guichardin, aussitôt rompu<sup>88</sup>, sanctionnant le désaccord entre les cantons. Ceux du Plateau, que Guichardin appelle les «gallizzanti»: Bernois, Fribourgeois, Soleurois, peu enclins à se battre pour le Gothard, rentrent dans leur pays, tandis qu’un autre contingent arrive sous le commandement du bourgmestre de Zurich: Röst<sup>89</sup>. Une nouvelle armée confédérée se forme à la hâte sans que soit réalisé un commandement unifié.

Dans la ville de Milan où la plupart des troupes sont concentrées, en plein désarroi, le cardinal de Sion joue son va-tout: provoquant, semble-t-il sciemment, une escarmouche avec une patrouille française, il enclenche le processus de guerre, qui s’avère irréversible, en dépit du désaccord de certains capitaines. Au son du tocsin, les troupes se rassemblent, sortent de la ville et prennent la direction du camp français: Marignan. Dans leur pré-

84 L. E. ROULET: «Aspects de la diplomatie des ligues confédérées à l’époque des guerres de Bourgogne», in *Milano e Borgogna, due stati principeschi tra Medioevo e Rinascimento*, a cura di J. M. Cauchies e G. Chittolini, Roma, Bulzoni, 1990, p. 91.

85 Cf. F. Guicciardini: *Storia d’Italia*, XII, IV. De plus, cette arrivée inopinée permet aux Français de capturer Prosper Colonna, à la tête de toute la cavalerie pontificale.

86 Le roi offre les 400 000 écus d’or promis à Dijon et jamais versés, plus 300 000 écus de rente annuelle.

87 G. A. Prato: *Cronica...*, op. cit., p. 335: désaccord dès l’annonce du passage des Alpes par François I<sup>er</sup>: «vero è bene, che fra essi Sviceri naque non poca discrepanza, parte al re di Francia, et parte al Duca di Milano aderindo»; id.: *ibid.*, p. 342: au moment où la bataille commence, le roi a encore auprès de lui six ambassadeurs suisses «per l’expedizione della pace»; P. Giovio: *Delle Istorie...*, op. cit. p. 402: les Suisses sont «ammutinati».

88 F. Guicciardini: *Storia d’Italia*, XII, XIV: «Così non quasi prima fatta che turbata la pace, ritorno le cose nelle medesime difficoltà e ambiguità», p. 1356.

89 P. Giovio: «Vita di Leone X» in *le Vite...*, op. cit., p. 131: «capitan grande degli Svizzeri, mastro del cantone di Zurigo».



cupitation, les Suisses n'ont pas considéré l'heure tardive<sup>90</sup> à laquelle ils font débiter la bataille: conséquence de tous ces atteroiements, et l'une des causes – d'après le Milanais A. Prato<sup>91</sup> – de leur défaite<sup>92</sup>.

Ce désordre, régnant en maître sur les prémices de l'action,<sup>93</sup> est systématiquement opposé, dans les chroniques italiennes, à l'esprit d'organisation, à la préparation minutieuse, à la maîtrise de soi, qui sont l'apanage de François I<sup>er</sup>, à qui ils attribuent personnellement la victoire<sup>94</sup>.

On admet que les Suisses ne sont pas coutumiers de tant de confusion<sup>95</sup>. D'où l'étonnement de tout un chacun. Que s'est-il passé? Comment en sont-ils arrivés à ce qu'on a appelé leur «grande folie»<sup>96</sup>? Si pour la première fois, l'élan impulsif, la combativité, et jusqu'à la bravoure qu'on leur reconnaît, se sont mués en folie, c'est sans doute leur prétention démesurée<sup>97</sup> qui en est la cause. Ils en arrivent à perdre conscience du danger<sup>98</sup>. C'est l'excès de leur arrogance qui les a conduits à leur perte. On ne va pas les épargner: en prenant trop de risques, ils se sont rendus responsables de leur échec, notamment en refusant l'accord que le roi de France leur proposait<sup>99</sup>. Cette perte du contrôle de soi, cette «folie», les a précipités dans la défaite<sup>100</sup>.

L'exaltation en France de la victoire du grand roi François «subjugateur des Helvétiens», n'a rien de commun avec la banalisation de cette bataille en Italie, une parmi d'autres où les Italiens ont un rôle d'observateur et non d'acteur.

Si l'on admet dans la Péninsule la vulnérabilité des carrés de piquiers face à l'artillerie de plus en plus perfectionnée, à laquelle il faut ajouter la

90 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XII, XV: «non restando più di due ore di quel giorno, principiarono il fatto d'arme».

91 G. A. Prato: *Cronica...*, op. cit., p. 344.

92 On sait qu'à Marignan la bataille a duré deux jours (13 et 14 septembre), phénomène inhabituel à l'époque où le combat était exclusivement diurne. Les Italiens ont mis à l'actif du roi de France une utilisation efficace de la nuit – qui lui a en grande partie valu la victoire – tandis que les Suisses attendaient le jour passivement.

93 Cf. G. Burigozzi: *Cronaca...*, op. cit., p. 427: «non erano ancora ben accordati». Dès la sortie de la ville, cependant, les combattants retrouvent leur discipline traditionnelle, et se constituent en trois corps.

94 Cf. notamment P. Paruta: *Istorie...*, op. cit., p. 203.

95 P. Giovio: *Delle Istorie...*, op. cit., p. 416: «ma perché, il furore, e la fatal pazzia, il che non mai per innanzi era accaduto agli Svizzeri in campo, hebber tolto l'ubbidire ai soldati, e l'autorità ai Capitani, tutti i più valorosi spinsero avanti e attaccarono una terribilissima battaglia».

96 G. Cambi: *Istorie*, Firenze, 1785, p. 78: «che fu giudicato da ognom'omo gran pazzia per modo che dettono la vittoria al re».

97 G. A. Prato: *Cronica...*, op. cit., p. 41: «dispregiavano le virtù di tutte l'altre nazioni».

98 P. Giovio: *delle Istorie...*, op. cit., p. 415.

99 M. Sanudo: *Diarii*, op. cit., XXI, col. 113: «la ruina de Sguizari, i quali refutato lo acordo facto con il Re, tanto honorato per loro, se hanno roto el collo».

100 G. A. Prato: *Cronica...*, op. cit., p. 344: «si che se può dire, che quello incendio, lo quale Sviceri ha consumpti, egli stessi se l'abbiano in seno nutrito».

déficience de la tactique suisse reconnue à Marignan, comparée à la complexité de la manœuvre orchestrée par François I<sup>er</sup>, le modèle suisse n'est pas pour autant décrié, ni déprécié<sup>101</sup>.

Aux yeux de Machiavel, écrit Bernard Wicht, Marignan n'apparaît pas comme «la défaite définitive des Confédérés, ni comme la faillite d'un système»<sup>102</sup>. Les Suisses, dit-il, ont combattu «virtuosamente» et se sont repliés devant un adversaire supérieur en nombre<sup>103</sup>.

Ce n'est pas le lieu ici de discuter de l'évolution des rapports entre les trois armes, ni des raisons du déclin d'une certaine tactique suisse<sup>104</sup>. Pour rester fidèle à l'étude des réactions immédiates – l'objet de cette étude – remarquons d'abord que les chroniqueurs insistent essentiellement, dans leur récit de la bataille, sur le facteur humain. Ils prennent appui sur les déficiences de la manœuvre des Suisses et sur les ravages faits dans leurs rangs par l'arme nouvelle, l'artillerie, pour mettre en valeur les qualités du soldat helvétique.

Ce paradoxe trouve une explication – me semble-t-il – dans le fait que les Suisses défaits, n'inspirant plus la crainte d'une invasion, peuvent être loués sans risques. Plus n'est besoin de rabaisser ces guerriers exemplaires en dénonçant leur cupidité, ou en ridiculisant leurs manières frustes. Dans leur défaite, ils illustrent et manifestent les caractéristiques qui ont fait leur renommée: Ils ne reculent jamais; ils semblent décider librement de leur retraite<sup>105</sup>; ils retrouvent leur traditionnelle discipline, et surtout leur solidarité, leur sens de la «comunità». Ils repartent, formant une masse compacte, où tous sont égaux dans la détresse.

Tout se passe comme si leur échec valorisait leur courage, car ils ont en quelque sorte résisté à la débâcle. Les chroniqueurs italiens semblent leur reconnaître une certaine forme de noblesse – sorte d'énergie vitale dynamisée par le groupe – à l'opposé de l'individualisme du chevalier français qui combat en son nom, pour son roi<sup>106</sup>.

101 Guichardin déclare que sans l'aide de l'artillerie, la victoire appartenait aux Suisses: *Storia d'Italia*, XII, XV.

102 B. Wicht: *L'idée de milice...*, op. cit. p. 101.

103 Il a été reproché à Machiavel de ne pas suffisamment prendre en considération la valeur et la portée de l'arme nouvelle, l'artillerie.

104 Tactique qui a encore triomphé à Ceresole d'Alba, en 1544. Cf. P. Pieri: «Le milizie svizzere nel tardo Medioevo e nel Rinascimento in Italia», in: *Annali dell'Univ. di Messina*, 1939, p. 16.

105 F. Guicciardini: *Storia d'Italia*, XII, XV; cf. aussi P. Giovio: *Delle Istorie...*, op. cit., p. 425: «Finita la battaglia... per non parere di fuggire, in quel disordine di cose, con maravigliosa costanza, e con singolar maestria s'ordinavano quel che si havea da fare (...) Et essi con si fermo passo camminarono per la via publica, che nella partita loro non pareva punto che fossero posti in fuga.»

106 Certains vont même jusqu'à exprimer une commisération teintée de respect pour toute la souffrance endurée par ces combattants qui évoquent les pêcheurs imaginés par Dante dans la 9<sup>e</sup> bolgia de l'Enfer: G. A. Prato: *Cronaca...*, op. cit., p. 343.

Par un fin calcul politique, François I<sup>er</sup> adopte à l'égard des Suisses une attitude qui n'est pas très différente. Contrairement aux historiographes et aux poètes français qui n'ont que sarcasme pour les vaincus<sup>107</sup>, il s'efforce de ne pas humilier les Suisses, pour mieux pouvoir se les attacher, car il avait compris, dès le début de son règne, que pour conserver le Milanais, on ne pouvait avoir les Suisses contre soi. Il conclut donc, dès 1516, la fameuse Paix perpétuelle, qui a duré jusqu'à la Révolution.

C'en est fini des ambiguïtés: «Milan la lointaine»<sup>108</sup> est désormais hors du champ d'action de la Confédération qui sauve toutefois ses baillages transalpins.

Le modèle démocratique suisse conserve en Italie, durant les premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, un certain prestige, et peut encore apparaître comme une solution parmi d'autres, pour régler le problème milanais et éviter que le duché ne soit perpétuellement en proie à l'une ou l'autre des grandes puissances. En envisageant en 1520, que Milan se fasse canton suisse, l'ambassadeur vénitien, Gianiacopo Caroldo<sup>109</sup> exprimait encore, non sans une certaine candeur, l'idéal démocratique italien qui ne tardera pas à être balayé par la montée généralisée de l'absolutisme.

107 Pour ce qui concerne la poésie, cf. A. Piaget: «Poésies françaises sur la bataille de Marignan», in *Mémoires et documents publ. par la société d'histoire de la Suisse romande*, 2<sup>e</sup> s., t. 4, pp. 102sgg.

108 Refrain d'une chanson populaire, citée par L. E. Roulet: in *Milan et la Confédération*, cit., p. 114.

109 Cf. G. Caroldo: *Relazione...*, op. cit., p. 330.